

26 juillet 1944 — De Deneuille-les-Mines au chemin des prés

L'histoire de deux jeunes ouvriers montluçonnais

* * *

Scène 1 — Devant la cantine des mineurs, Deneuille-les-Mines

Une journée ordinaire. Robert Riothon et André Hubschwerlin sont assis devant la cantine, profitant d'une pause. L'air est chaud, le bourg tranquille.

Robert (*soufflant*) — Tu sais, André, depuis que je suis ici, je dors mieux. Loin de Montluçon, loin des rafles... La mine, c'est dur, mais au moins on n'est pas en Allemagne.

André (*souriant tristement*) — Moi, j'aurais préféré ne jamais quitter l'Alsace. Mais après ce qu'ils ont fait à mes parents... (il se tait un instant) Au moins nos papiers sont en règle. La direction nous a bien couverts.

Robert — Tant qu'on reste discrets, on devrait s'en sortir. La guerre ne peut plus durer longtemps, non ?

Une femme surgit en courant, haletante, le visage défait.

La femme (*essoufflée, chuchotant*) — Partez ! Vite ! Une patrouille allemande... elle est signalée à l'entrée du bourg ! Partez maintenant !

André (*se levant d'un bond*) — Robert, on y va !

Robert (*bondissant*) — Par où ? Par où ?

* * *

Scène 2 — Dans les rues de Deneuille, quelques minutes plus tard

Les deux hommes courent. Des coups de feu éclatent derrière eux. Les soldats sont plus rapides.

Soldat SS (*criant*) — Halt! Stehenbleiben! Arrêtez-vous ou on tire !

Des crosses s'abattent. Les deux hommes sont plaqués au sol.

Robert (*hors d'haleine, la voix brisée*) — On travaille ici ! On est mineurs ! On n'a rien fait !

André (*en allemand, à l'officier SS*) — Herr Offizier, nos papiers sont parfaitement en règle. Nous sommes ouvriers à la mine. Voici nos documents. Vous pouvez vérifier.

Officier SS (*toisant André avec mépris*) — Vous parlez allemand ?

André — Oui. Je suis alsacien. Nous ne sommes pas des ennemis. Laissez-nous, je vous en prie.

Officier SS (*écartant les papiers d'un geste*) — Montez dans le camion.

André — Mais nos papiers sont...

Officier SS (*couplant sèchement*) — J'ai dit : montez.

* * *

Scène 3 — Dans le camion, nuit du 26 au 27 juillet

Les mains dans le dos, allongés sur le plancher froid du camion, Robert et André traversent la nuit sans savoir où on les emmène.

Robert (*à voix très basse*) — André... où on va, tu crois ?

André (*chuchotant*) — Je ne sais pas. Murat, peut-être. Ou plus loin.

Robert — Ils vont nous déporter ?

André (*après un silence*) — Je ne sais pas. (Il ferme les yeux.) Mes parents ont pris ce même genre de camion. Je ne les ai plus jamais revus.

Un long silence. Le moteur gronde. La nuit est sans fin. Un soldat SS s'approche et se penche vers eux, la voix étrangement douce.

Soldat SS (*en allemand, qu'André traduit à voix basse*) — À l'aube, vous serez libres.

Robert (*soulevant légèrement la tête*) — Il dit quoi ?

André (*hésitant*) — Il dit... qu'à l'aube on sera libres.

Robert (*avec un souffle de soulagement*) — Tu vois. Ils vont nous relâcher.

André (*les yeux dans le vide, sans répondre*) — ...

* * *

Scène 4 — Carrefour de la route de Saint-Sornin à Chavenon, à l'aube

Le camion stoppe. Deux sous-officiers SS armés de mitraillettes font descendre les deux hommes. Le jour se lève à peine. Les champs sont silencieux. Un petit chemin s'enfonce entre les prés.

Sous-officier SS (*en allemand, d'une voix froide*) — Avancez. Dans le chemin.

André (*traduisant pour Robert, la voix blanche*) — Il dit d'avancer.

Robert (*regardant autour de lui, comprenant*) — André... André, ce n'est pas pour nous libérer.

André (*la gorge serrée*) — Je sais.

Robert — Il faut courir. Il faut...

Sous-officier SS (*braquant la mitraillette*) — Knie nieder. À genoux. Face à la haie.

Silence absolu. Les oiseaux du matin. Le vent dans les herbes.

Robert (*à genoux, les mains liées, s'adressant une dernière fois à André, tout bas*) — Pense à ta famille, André.

André (*à genoux, les yeux fermés*) — Et toi à la tienne.

Deux coups de feu claquèrent dans le silence de cette matinée tragique.

* * *

Scène 5 — Dans les prés, quelques minutes plus tard

Les soldats sont partis. André Hubschwerlin est mort sur le coup. Robert Riothon, grièvement blessé, reprend conscience.

Robert (*murmurant, les yeux s'ouvrant lentement*) — André ?... André, tu m'entends ?

Silence.

Robert (*comprenant, les dents serrées*) — Non... non...

Il tente de bouger. La douleur est immense. Il regarde ses mains — les cordes ont été coupées. Il regarde le ciel qui s'éclaircit.

Robert (*se parlant à lui-même, avec une volonté farouche*) — Tu vas pas rester là. Tu vas pas mourir là. Bouge. Bouge, bon sang.

Il se traîne centimètre par centimètre dans l'herbe tachée de sang, vers la route, vers la ferme qu'il aperçoit au loin.

* * *

Scène 6 — La ferme des Meritet, peu après

Robert parvient à frapper à la porte de la ferme. Madame Meritet ouvre et recule d'effroi.

Madame Meritet (*horriifiée*) — Mon Dieu ! Qu'est-ce qui vous est arrivé ? Entrez, entrez vite !

Robert (*s'effondrant contre le chambranle*) — Les Allemands... dans le chemin là-bas... mon camarade... il est...

Madame Meritet (*le soutenant, appelant*) — Henri ! Henri, viens m'aider ! Vite !

Robert — Ne prévenez pas la gendarmerie... la Gestapo... ils me cherchent...

Madame Meritet (*le guidant à l'intérieur*) — Ne parlez plus. Gardez vos forces. On va chercher de l'aide. Vous êtes en sécurité ici.

* * *

Scène 7 — Chez l'instituteur de Saint-Sornin, le soir même

Madame Meritet a alerté l'instituteur. Des cheminots sont mobilisés discrètement pour transporter Robert jusqu'à Montluçon.

L'instituteur (*à voix basse, à Madame Meritet*) — Il faut le sortir d'ici cette nuit. La Gestapo finira par retrouver sa trace si on attend.

Madame Meritet — Il est dans un état... je ne sais pas s'il peut supporter le voyage.

L'instituteur — Il n'a pas le choix. Et nous non plus. J'ai prévenu les cheminots. Ils savent quoi faire.

Un cheminot (*arrivant, parlant bas*) — Le train part dans deux heures. On peut le cacher dans le fourgon. À Montluçon, l'hôpital sera prévenu.

L'instituteur (*à Robert, se penchant vers lui*) — Robert, vous m'entendez ? On vous emmène à Montluçon. Vous allez être opéré. Tenez bon.

Robert (*les yeux mi-clos, agrippant le bras de l'instituteur*) — André... quelqu'un doit aller le chercher... dans le chemin... il mérite une sépulture...

L'instituteur (*la voix nouée*) — On s'en occupera. Je vous le promets. Maintenant, laissez-vous porter.

* * *

Scène 8 — Trois jours plus tard — Un couloir de l'hôpital de Montluçon

Robert a survécu à l'opération. Mais un infirmier arrive, l'air inquiet.

L'infirmier (*à voix basse à l'infirmière de garde*) — La Gestapo a retrouvé sa trace. Ils ont posé des questions à l'accueil ce matin. Il faut le faire sortir cette nuit.

L'infirmière — Dans son état ?

L'infirmier — Si on le laisse ici, ils viennent l'arrêter demain. Vous savez ce que ça veut dire.

On prévient Robert.

Robert (*tentant de s'asseoir dans son lit*) — Où voulez-vous m'emmener ?

L'infirmier — Chez des gens de confiance, d'abord. Ensuite on trouvera quelque chose de plus sûr.

Robert — Je ne veux pas mettre des innocents en danger.

L'infirmier — Ces gens-là ont choisi leur camp depuis longtemps. Ne vous inquiétez pas pour eux. Inquiétez-vous de guérir.

* * *

Scène 9 — Chez Léon Vellay, propriétaire des mines de Buxières et Saint-Hilaire

Robert a trouvé refuge chez Léon Vellay. Les semaines passent. Un matin, des bruits de fête parviennent du dehors.

Léon Vellay (*entrant précipitamment dans la pièce où se cache Robert*) — Robert ! Robert, vous pouvez sortir !

Robert (*se redressant, méfiant*) — Que se passe-t-il ?

Léon Vellay (*les yeux brillants*) — Montluçon est libérée. Les Allemands sont partis. C'est fini !

Un long silence. Robert reste immobile, les mains crispées sur le bord du lit.

Robert (*la voix brisée*) — Fini... André, lui, n'a pas vu ça.

Léon Vellay (*posant une main sur son épaule*) — Non. Mais vous êtes là. Et vous vous souviendrez pour lui.

Robert (*se levant lentement, s'approchant de la fenêtre, regardant la rue en fête*) — Je me souviendrai. Toute ma vie, je me souviendrai.

* * *

*André Hubschwerlin, ouvrier alsacien dont les parents avaient déjà été déportés,
fut tué dans ce chemin perdu entre les prés de Saint-Sornin et Chavenon,
le 27 juillet 1944.*

Robert Riothon survécut. Il témoigna.

*Leur histoire fut consignée par Alfred Lavignon,
d'après les récits d'Armand Gourbeix et Louis Micheau.*

N'oublions pas.